

det avec un soupir, aussi ma résolution était prise tout bas. Dame ! j'aimerais mieux, vous comprenez, maître Niguet, en être quitte avec mes cinq cents francs ; mais, s'il le faut absolument, voyez-vous...

— Eh bien ? demanda le notaire, qui étudiait en observateur la lutte que se livraient l'avare et la paternité dans le cœur du vieillard.

— Eh bien, s'il le faut absolument, dit le père Cadet d'une voix étouffée, j'irai jusqu'à mille !

Maître Niguet secoua la tête.

Le père Cadet vit le mouvement.

— Hein ? fit-il.

— Père Cadet, dit le notaire, n'arrêtez plus votre esprit là-dessus ; laissez faire Dieu ; de plus riches que vous ont été forcés d'y renoncer. Vous avez fait ce que vous deviez faire, davantage même ; car, vous le savez, l'intention est réputée pour le fait. Soyez donc en paix avec vous-même.

— Eh ! oui, dit le père Cadet... Vous dites donc que c'est trop cher, n'est-ce pas ?...

— Oui.

— Et qu'il n'y faut pas penser ?

— Non.

Le père Cadet se leva.

— Merci, M. Niguet, fit-il. Dame ! voyez-vous, j'étais venu à vous, moi, comme à un confesseur ; mais si c'est trop cher pour ma pauvre bourse ?...

— C'est trop cher, père Cadet.

— N'en parlons plus, alors... Adieu, M. Niguet.

Et le père Cadet, à pas lents, se grattant l'oreille, alla jusqu'à la porte, posa la main sur le bouton, puis, revenant :

— Ça irait peut-être jusqu'à quinze cents francs, n'est-ce pas, M. Niguet ? dit-il.

Le notaire lui prit une main dans les deux siennes :

— Ça irait plus loin que cela, cher papa Cadet.

— Oh ! c'est que, voyez-vous, je sais bien que quinze cents francs, c'est une somme, reprit le père Cadet ; mais, enfin, voyez-vous, on n'a qu'un enfant, et, si, pour quinze cents francs, je pouvais racheter la vie de mon pauvre Conscience, et, en même temps, empêcher sa mère, la pauvre Madeleine, de mourir de faim, eh bien, dame ! là, je dirais : « Que voulez-vous ? c'est quinze cents francs perdus... » Mais, comme, au bout du compte, vous comprenez bien, M. Niguet, c'est à lui que la terre reviendra après ma

mort, eh bien, ce serait à lui de travailler pour rattraper les quinze cents francs perdus ; mais, si c'est plus de quinze cents francs... Ce serait donc plus de quinze cents francs, M. Niguet ?

— Ce serait plus que votre terre tout entière en la vendant ne pourrait donner, mon pauvre père Cadet.

Le vieillard resta tout abasourdi.

— Comment ! dit-il, qu'est-ce que vous dites donc là ? ma terre tout entière... ma terre, que, depuis quinze ans, je laboure moi-même, je herse moi-même, je sème moi-même, je fume et je moissonne moi-même... ma terre tout entière ne suffirait pas ?

— Non, mon ami. Ainsi, n'y pensez donc plus.

— Ah ! M. Niguet, faudra donc qu'il parte, le pauvre Conscience ?

— Il faudra qu'il parte, si le conseil de révision le juge bon.

— Qui... Et le conseil de révision le jugera bon ?

— C'est probable. Que voulez-vous ? ce n'est pas l'intelligence qu'ils cherchent, tous ces gailards-là ; c'est la santé, la force. Pour apprendre à faire demi tour à droite, demi tour à gauche, et la charge en douze temps, il ne faut pas être un homme de génie, comme M. Racine, ou un homme d'esprit, comme M. Demoustier. Attendez-vous donc à ce que Conscience parte, mon pauvre père Cadet.

— Dame ! reprit le vieillard, les yeux fixes et la respiration suspendue, comme s'il étouffait, dame ! il faudra bien que je m'y attende, puisque, même en vendant la terre tout entière, ça ne l'empêcherait pas de partir ?

Et il resta immobile, et comme prêt à défaillir.

— Eh bien, père Cadet, eh bien, demanda le notaire, qu'est-ce que c'est donc que cela.

— Oh ! M. Niguet, dit le bonhomme en secouant lentement et tristement la tête, savez-vous ce que vous venez de faire là ?

— Non, mon ami.

— Eh bien, vous venez de nous donner le coup de la mort, à Madeleine et à moi.

— Allons donc, père Cadet !

— Oui... car il sera tué comme Guillaume, voyez-vous, le pauvre Conscience ! Comment voulez-vous qu'il se défende, d'ailleurs, un innocent ? Et, Conscience tué, sa mère en mourra. Alors Madeleine morte, que voulez-vous que je fasse dans ce monde, moi ?... et puis, je serai

## XIV.

CE QUE BASTIEN ÉTAIT ALLÉ FAIRE A SOISSONS.

Bastien, comme nous l'avons dit, avait emprunté un cheval au voisin Mathieu, avait sauté dessus et l'avait lancé au grand trot sur la route de Soissons.

Mais, quoiqu'il n'eût mis que deux heures et demie à faire les sept lieues qui le séparaient de la vieille ville mérovingienne, il n'en était pas moins arrivé comme la nuit était tombée, et par conséquent, après la fermeture des bureaux.

Il en avait pris son parti, était descendu à l'hôtel des Trois-Pucelles, et avait attendu au lendemain.

Le lendemain, à l'ouverture des bureaux, il s'était présenté à la sous-préfecture, et avait si bien fait, qu'il était arrivé jusqu'au sous-préfet lui-même.

Le sous-préfet était un de ces fournisseurs de chair humaine comme il en fallait à celui qui dévora tant d'enfants, qu'on ne trouva pas d'autre nom à lui donner, quand il fut tombé, que celui d'*ogre de Corse*.

Donc, dans tout homme qui lui apparaissait, notre fonctionnaire public voyait une créature soumise, pour le présent ou l'avenir, à la loi du recrutement ; par conséquent, une chose à lui appartenant, et dont il avait le droit de disposer au profit du gouvernement.

Il y avait, sur ce point, une grande émulation parmi les sous-préfets de 1813 et de 1814 : c'était à qui fournirait le plus d'hommes ; il y en avait qui ne se contentaient pas de fournir le contingent, qui le dépassaient.

Ceux-là étaient nommés préfets d'emblée.

Notre sous-préfet mourait d'envie d'être nommé préfet.

Aussi, dès qu'il sut que Bastien demandait à lui parler pour affaire de recrutement, au lieu de se refuser à le recevoir, ou de lui faire faire antichambre, ordonna-t-il qu'on l'introduisit immédiatement.

Bastien entra les bras arrondis, le colback sur l'oreille, le dolman sur l'épaule, la croix au côté, et faisant sonner ses éperons en homme qui connaît son importance.

Le sous-préfet était debout devant la cheminée, une main dans son gilet, le jarret tendu, le nez au vent.

On savait que c'était ainsi que d'habitude recevait l'empereur, et tout le monde, surtout

bien assez vieux pour mourir ; de sorte que la terre, comprenez-vous, la terre, elle appartenait... à qui ? aux Manscourt de Pisseleu ou de Vivières, à des cousins éloignés ; voilà pour quoi je me disais en venant chez vous : « Dame ! si, en vendant la terre, on pouvait sauver le cher enfant ?... » Eh bien, continua le père Cadet avec le plus douloureux soupir qu'il eût encore poussé, peut-être que le mieux eût été de vendre la terre ?... Allons, allons, adieu, M. Niguet, et la compagnie. Je ne vous en suis pas moins reconnaissant, je ne... Bon, voilà que je ne sais plus ce que je dis, et que je ne trouve plus la porte... Ah ! mon Dieu ! tout tourne, M. Niguet, tout tourne, et il me semble que je vais mourir... Foi d'homme, je meurs... Adieu, M. Niguet et la compagnie... A...di...eu...

Et le père Cadet, après avoir chancelé un instant, tomba écrasé par le poids de son émotion entre les bras de M<sup>e</sup> Niguet, qui l'assit sur un fauteuil en appelant sa femme à son aide, juste au moment où celle-ci disait à Conscience :

— Mon bon ami, êtes-vous bien sûr de la moitié du père Cadet ?

— Pourquoi cela, madame ?

— Parce que j'ai idée, comme cela, qu'il a envie de vous déshériter.

Mais Conscience secoua doucement la tête, et s'en alla sans rien craindre de ce côté-là.

Il refermait la porte de la rue derrière lui et Mariette, lorsque madame Niguet entendit son mari qui l'appelait.

Ce qui avait fait naître cette fâcheuse idée dans l'esprit de madame Niguet, c'était la précaution que le père Cadet avait prise de cacher à son petit-fils sa présence chez le notaire, et le soin qu'il avait eu de faire entrer Pierrot dans la cour.

Aussi courut-elle aux cris de son mari en se répétant à elle-même :

— Quoi que dise le pauvre Conscience, il y a quelque chose là-dessous.

Il y avait là-dessous que le père Cadet venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie qui eût bien certainement été mortelle, si l'on n'eût, à l'instant même, envoyé chercher le bon docteur Lécosse, qui, par bonheur, arriva à temps pour saigner le vieillard, saignée qui, à cette époque où l'homœopathie n'était pas encore inventée, se présentait comme le seul remède contre l'apoplexie.



l'estimable classe des fonctionnaires publics — classe de tout temps fort indépendante — avait l'ambition de se modeler sur lui.

Il examina Bastien d'un coup d'œil rapide et connaisseur, reconnut un homme de vingt-huit à trente ans, petit de taille, mais bien pris dans sa taille, et bon à la fois pour le service de trois ou quatre armes différentes.

D'ailleurs, sous ce rapport, Bastien paraissait avoir fait son choix, puisqu'il apparaissait au sous-préfet sous son uniforme de hussard.

— M. le sous-préfet, dit Bastien en se dandinant, la main collée à son colback, j'ai pris la liberté de vous importuner pour vous dire...

— Oui, mon ami, interrompit le sous-préfet, je comprends, pour me dire que vous vous trouvez dans des conditions de rappel, et que vous désirez rejoindre votre régiment, n'est-ce pas ?

— Non, M. le sous-préfet, vous faites erreur.

— On va vous délivrer votre feuille de route, ce n'est pas moi que cela regarde, mais, n'importe, vous avez bien fait de vous adresser à moi. Sa Majesté l'empereur et roi a besoin d'hommes, et il est de notre devoir de faciliter à tout militaire la reprise du service.

— Pardon, pardon, mon sous-préfet, dit Bastien ; non, il ne s'agit pas de rappel, on a son congé définitif avec sa pension de retraite et sa croix, comme vous pouvez voir ; par conséquent, le droit de rester les pieds croisés sur les chenets dans ses foyers respectifs. Voici la pancarte parfaitement en règle, ornée de son poulet d'Inde, en manière de frontispice ; et, si je suis venu vous trouver en uniforme, c'est que l'uniforme me favorise dans mes agréments naturels.

— Alors, que voulez-vous ? que désirez-vous ? Parlez.

— Ce que je veux, ce que je désire, mon sous-préfet, j'allais vous en faire part quand vous m'en avez empêché en me coupant intempestivement la parole !

— Comment, intempestivement, répéta le sous-préfet en fronçant le sourcil.

— Pardon, mon sous-préfet, mais le mot intempestivement est une façon de parler dont nous nous servions au régiment, pour dire à tort, sans raison, intempestivement enfin.

— Alors, expliquez-vous ! qu'alliez-vous dire, si je ne vous eusse pas intempestivement coupé la parole, comme vous disiez au régiment ?

Bastien regarda le sous-préfet dans le blanc des yeux, pour savoir s'il n'y avait pas quelque

insulte cachée dans les paroles du fonctionnaire public.

— Oui, dit-il, oui, au régiment nous disions cela... aussi, ah ! nom d'un nom ! au rrégiment, c'était le plaisir !

— J'attends, M. le hussard, dit le sous-préfet, que vous vouliez bien m'apprendre dans quel but vous m'avez fait le plaisir de me déranger.

— Si vous m'aviez laissé dire, vous le sauriez déjà : je vous ai dérangé pour vous annoncer que je suis du village d'Haramont.

— Qu'est-ce que c'est que cela, le village d'Haramont ?

— Comment ! vous ne savez pas ce que c'est que le village d'Haramont, et vous êtes sous-préfet du département de l'Aisne ? Ah ! bon, en voilà un drôle de sous-préfet !

Le sous-préfet avait bonne envie de sonner deux domestiques, et de mettre Bastien à la porte ; mais Bastien avait son sabre à la ceinture, et sa croix au côté, et, à cette époque où les sabres étaient tirés pour des batailles sérieuses et où les croix ne pleuvaient pas tous les matins par averse dans le *Moniteur*, c'était quelque chose — même en présence d'un personnage aussi important qu'un sous-préfet dans une sous-préfecture — que d'avoir un sabre à la ceinture et une croix au côté.

Au lieu d'engager une polémique avec Bastien, le sous-préfet alla donc à un tableau cloué contre le papier du cabinet, et, cherchant des yeux et du doigt à la fois :

— Heu ! heu ! heu !... Haramont, c'est cela... « canton de Villers-Côterêts, soixante-six feux, quatre cents âmes ; levée de 1814 : neuf conscrits. »

— Bon, dit Bastien, vous savez maintenant ce que c'est qu'Haramont ; nous allons pouvoir causer.

— « Neuf conscrits, » répéta le sous-préfet. Eh bien, a-t-il fourni les neuf conscrits, votre village ?

— Mon village fournira ce qu'il doit fournir, dit Bastien, piqué des manières du sous-préfet, et la preuve, c'est qu'il a tiré à la conscription hier ; je viens même ici pour cela.

— Mais, alors, dites donc pourquoi vous venez ?

— Puisque je vous le dis, je viens pour cela !

— Comment, pour cela ?

— Oui, pour la conscription.

Allons donc ! vous n'êtes pas conscrit, puisque vous avez votre congé.

— Prenez garde, mon sous-préfet, vous n'engendrez jamais, vous êtes trop vif, comme on dit au rrégiment.

Le sous-préfet fit un mouvement d'impatience.

— Oh ! du calme ! du calme ! reprit Bastien, quand je dis : « Je viens pour cela, » je viens pour remplacer un de ceux qui sont tombés.

— Alors, accouchez tout de suite ! C'est bien ; vous venez donc, dites-vous, pour remplacer un de ceux qui sont tombés ?

— Oui.

— Ainsi, vous vous vendez ?

— Non, M. le sous-préfet, je me donne.

— Comment, vous vous donnez ? fit le sous-préfet étonné.

— En ai-je le droit, oui ou non ?

— Sans doute, mais...

— Si j'en ai le droit, il n'y a pas de mais ; donc, vous entendez, je me donne... à la condition, cependant, que celui à qui et pour qui je me donne ne partira pas.

— C'est trop juste, puisque vous partez en son lieu et place.

— En son lieu et place, c'est cela ! Ainsi donc, enregistrez-moi, et expédiez-moi ; le plus tôt sera le mieux... puisque vous dites que le petit tondu a tant besoin d'hommes, il ne faut pas le faire attendre.

— Comment ! le petit tondu ?

— C'est comme cela que nous l'appelions dans le temps. Dame ! peut-être cela ne l'arrangerait-il plus dans le quart d'heure actuel ! Il se peut qu'il soit devenu plus fier aujourd'hui qu'il ne l'était dans ce temps-là, ça ne me regarde pas ! Si on le rencontre, on l'appellera Votre Majesté... Mais nous battons légèrement la campagne ; revenons à nos moutons, s'il vous plaît.

— Ah ça ! demanda le sous-préfet, mais c'est donc votre parent, votre neveu, votre frère, celui que vous voulez remplacer ?

— Ce n'est rien de tout cela.

— Et vous feriez un pareil sacrifice à un étranger ?

— D'abord, Conscience n'est pas un étranger : c'est... c'est Conscience, quoi !

— Il s'appelle Conscience ?

— Oui, ça vous étonne ?

— En vérité, ces paysans ont parfois de singuliers noms !

— Oui, n'est-ce pas ? on n'en donne pas de pareils aux gens des villes.

— Et vous êtes bien décidé à partir pour Conscience ?

— Très décidé.

— Vous avez fait toutes vos réflexions ?

— Parbleu !

— C'est bien. On va vous donner un mot pour le docteur, afin qu'il s'assure si vous n'avez pas quelque infirmité.

— Eh ! dites donc, M. le sous-préfet !..

— Eh bien ?

— Eh bien, il me semble que l'on n'a pas l'air d'un infirme.

— N'importe, c'est une formalité.

— Oh ! si c'est une formalité, on n'a rien à dire ; on la subira.

Et Bastien attendit tranquillement que le sous-préfet eût écrit.

— Tenez, dit le sous-préfet, quand il eut écrit, plié et cacheté sa lettre, portez ce billet au docteur... Mais qu'est-ce que vous avez donc là à la main ?

— Oh ! ne faites pas attention, dit Bastien en reportant sa main droite derrière lui, et en allongeant la main gauche pour prendre le billet.

— Non, dit le sous-préfet, pas à cette main-ci... à l'autre, il me semble qu'il vous manque deux doigts.

— Eh bien, après ? Certainement qu'ils me manquent ! On ne peut pas me les avoir coupés, et qu'ils y soient encore.

— Ah ! mais c'est que, si vous avez les deux doigts coupés, c'est un cas de réforme.

— Comment, un cas de réforme ?

— Sans doute, un seul suffirait. Vous comparez, Sa Majesté l'empereur et roi veut des hommes complets.

— Oh ! oh ! M. le sous-préfet, vous êtes bien vêtueux, ce me semble.

— Si vous partiez pour votre compte, mon cher ami, on n'y regarderait peut-être pas de si près ; mais vous voulez partir pour un autre qui a probablement tous ses membres, et, raisonnablement, nous ne pouvons pas accepter le troc.

— Hein ! c'est-à-dire que vous me refusez ?

— Je dis que vous n'êtes plus bon pour le service militaire.

— Ah ! mille tonnerres ! on vous en donnera des gaillards bâtis comme moi, pour que vous marchiez avec eux !



— Mon cher ami, il fallait commencer par me montrer votre main, on n'aurait pas marchandé avec vous, on vous eût dit tout de suite : « Ce n'est pas possible, » et c'eût été fini.

— Si bien que vous ne voulez pas de moi au lieu et place de Conscience ?

— Désespéré de vous être désagréable, mon cher monsieur, mais c'est impossible.

— De sorte que le pauvre Conscience partira ?

— Dame ! à moins qu'il ne lui manque quelque chose comme à vous, c'est probable.

— Vous ne savez pas que c'est le désespoir de toute une famille que vous causez là !...

— Peuh !

— Que sa mère en mourra !

— Bah ! si toutes les mères en étaient mortes, on n'en rencontrerait pas tant dans le deuil.

Bastien demeura effrayé devant le cynisme de cette réponse.

— C'est bien, dit-il avec une certaine dignité dont on l'eût cru incapable ; Dieu m'est témoin que j'ai fait ce que j'ai pu pour sauver ces braves gens du désespoir, et vous pour les y maintenir ; Dieu nous jugera selon nos mérites. Adieu, M. le sous-préfet.

Et il sortit.

— Ah ça ! dit le sous-préfet en le regardant s'en aller, ce drôle-là ne sait donc pas qu'avant trois mois il sera rappelé sous les drapeaux pour son propre compte, et que, si j'acceptais l'offre qu'il vient de me faire, ce serait un homme que j'escamoterais au gouvernement ?...

## XV.

## LES RENSEIGNEMENTS.

Le père Cadet avait été ramené sur son âne à Haramont par le saute-ruisseau de M<sup>e</sup> Niguet.

Ce fut une diversion à la douleur de la pauvre famille que cette nouvelle douleur.

Le docteur Lécosse avait fait accompagner le vieillard d'une prescription qu'il s'agissait de suivre avec la plus grande ponctualité.

Malgré la promptitude et l'efficacité des soins donnés, comme l'épanchement sanguin avait eu lieu à droite, le côté gauche était menacé d'une paralysie complète, et la langue, épaissie, avait peine à articuler quelques sons.

Cependant le docteur Lécosse promettait une amélioration, mais, toutefois, sans garantir une guérison radicale. Ce qu'il y avait de plus clair

dans tout cela, c'est que le père Cadet devenait incapable de continuer à cultiver sa terre, juste au moment où le départ de Conscience allait — les bras du père Cadet demeurant paralysés — laisser cette terre inculte.

Mais c'était là le malheur à venir, et personne excepté peut-être le père Cadet, dans son pauvre cerveau troublé, personne ne voyait au delà du malheur présent.

Bastien revint au village deux heures après le retour du père Cadet. L'accident arrivé au pauvre vieux bonhomme était le bruit de tout Haramont ; ce fut la première nouvelle dont on le salua.

— Bon ! il ne leur manquait plus que cela ! dit-il.

Et il vint à la chaumière de gauche s'informer de la santé du père Cadet, sans dire un mot, ni de son voyage à Soissons, ni de la cause de ce voyage.

Seulement, de temps en temps — ce qui ne lui arrivait jamais auparavant qu'avec orgueil — il regardait sa main mutilée avec douleur en disant :

— Maudite main, va !

Le lendemain, Mariette et Conscience allèrent porter leur lait à la ville, et revinrent à l'heure accoutumée.

En entrant dans la chaumière, Conscience, sans paraître remarquer ni sa mère, ni dame Marie, ni Mariette et Catherine, qui étaient là, alla droit au lit du vieillard, se mit à genoux devant ce lit, et, secondant l'effort que le pauvre malade faisait pour soulever ses deux mains et les lui poser sur la tête :

— O bon père ! dit-il, je te demande pardon d'être la cause de l'accident terrible qui t'est arrivé, et le Seigneur seul peut savoir combien je t'en suis reconnaissant !

Les femmes regardaient et écoutaient Conscience avec étonnement.

Mais Mariette leur dit tout bas :

— Le père Cadet a voulu vendre la terre pour acheter un remplaçant à Conscience ; M. Niguet nous a tout dit.

Les femmes joignirent les mains, et vinrent à leur tour s'agenouiller devant le vieillard.

La terre du père Cadet, c'était son cœur, plus que son cœur ! Le père Cadet avait donc voulu donner plus que son cœur à Conscience !

Il paraît que ce spectacle monta l'imagination de Catherine, car tout à coup elle s'écria :

— Ah ! par ma foi, du reste, il n'est pas le seul !

— Que voulez-vous dire, mon enfant ? demanda Madeleine.

— Je veux dire que des gens qui ne sont pas même ses parents ont voulu faire pour Conscience autant que le père Cadet, qui est son grand-père, et que, n'ayant pas eu de terre à offrir, ils se sont offerts eux-mêmes.

Madeleine, dame Marie et Mariette regardaient Catherine avec stupéfaction.

Conscience, la tête inclinée sur le lit du vieillard, semblait prier.

— Oui, continua Catherine, et je pourrais citer un brave garçon qui n'est pas loin d'ici même, et qui a été à Soissons pour s'offrir au lieu et place de Conscience, et, si le sous-préfet ne l'avait pas refusé à cause de sa main, à l'heure qu'il est on n'aurait plus à s'occuper ici que du vieux.

— Bastien ! s'écrièrent toutes les voix.

— Hein ! qu'y a-t-il ? qui appelle Bastien ? dit le hussard, paraissant sur la porte.

— Oh ! Bastien, crièrent à la fois Madeleine, dame Marie et Mariette, vous avez fait cela ?

Et les trois femmes éclatèrent à la fois en sanglots.

— Bon ! dit Bastien, voilà Catherine qui a parlé. Oh ! les maudites femmes ! et quand on pense qu'elles ne peuvent pas taire leur langue !

— Ma foi, tant pis ! dit Catherine, je n'ai pas pu y tenir, moi ; j'ai dit que vous aviez été à Soissons...

— C'est pas vrai !

— Que vous aviez vu le sous-préfet...

— C'est pas vrai !

— Et qu'il vous avait refusé à cause de votre main !

— C'est pas vrai ! c'est pas vrai ! c'est pas vrai !

Madeleine saisit cette main mutilée de Bastien et la porta à ses lèvres, tandis que dame Marie appuyait l'autre sur son cœur, et que Mariette, passant entre deux femmes, présentait son front à baiser au hussard.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit Bastien tout étonné.

— Tu vois bien ce que c'est, dit Catherine : Mariette te donne son front à embrasser, imbécile ! Ah !... oui, je comprends, tu n'es pas habitué à embrasser au front, toi !

— Mariette, dit Bastien, vous aussi !

— Comment ! dit Mariette, vous avez donc fait cela, Bastien ?

— Ce n'est pas vr... C'est drôle, je ne puis pas mentir à vous, Mariette, et je mens si bien à Catherine !

— Voyez-vous ! fit Catherine.

— Eh bien, quand ce serait vrai, dit Bastien, la belle affaire ! Est-ce que Conscience ne m'a pas sauvé la vie ? est-ce que ma vie, qu'il a sauvée, ne lui appartenait pas ? est-ce que, d'ailleurs, c'était une si grande affaire pour moi que de retourner au feu ? Le feu ! ça me connaît ; j'en ai mangé pendant sept ou huit ans, tous les jours, quelquefois le matin et le soir, et encore pendant la nuit... Mais que voulez-vous ? ils m'ont refusé. Ce n'est pas ma faute ; c'est celle de ma maudite main !... Allons, n'en parlons plus ! Viens, Catherine ; tu as eu tort de parler de cela devant des femmes, ou plutôt, non ! tu as eu raison, puisque ça m'a valu l'honneur d'embrasser mademoiselle Mariette.

— Voyez-vous ! voyez-vous, monsieur le hussard ! dit Catherine.

— Allons ! allons ! viens ! je sens que je m'attendris, et je suis bête comme tout quand je pleure. Viens ! Catherine, viens !

Et il entraîna Catherine hors de la chaumière. Mais, sur la porte, il rencontra Conscience.

— Ah ! bon, dit Bastien, tu m'attendais là, toi ! Ça va être ton tour ?

— Non ! dit Conscience, parce que je comprends ce que tu as fait, Bastien ; seulement, je voulais te parler.

— A moi ?

— A toi.

— A moi seul ?

— A toi seul.

— Tout de suite ?

— Non, demain, pendant que Mariette sera à la ville, et que le docteur Lécosse sera près du grand-père.

— C'est bon ! En menant les chevaux du voisin Mathieu à l'abreuvoir, je t'attendrai là, derrière la maison, aux trois chênes.

— Merci, Bastien.

— Ah ! dit Catherine en s'en allant, il n'est pas démonstratif, M. Conscience.

— Catherine, dit Bastien, c'est possible ; mais dans deux circonstances, il m'a prouvé que ce ne sont pas ceux qui font le plus de bruit qui font le plus de besogne.

La journée se passa pour la pauvre famille dans ses détails habituels, plus les larmes et les



incidents nouveaux suscités par la maladie du père Cadet. De même que Conscience paraissait comprendre la langue des animaux, il semblait que le Seigneur lui avait encore donné la faculté de deviner l'inintelligible bégayement du vieillard. A peine le père Cadet désirait-il une chose, que cette chose, il l'avait ; à peine son regard vitreux se tournait-il sur un objet quelconque, que Conscience avait l'objet entre les mains et en tirait, au profit du malade, tout le profit que le malade lui-même semblait désirer qu'on en tirât.

Le lendemain matin, Conscience, au lieu de partir avec Mariette pour porter le lait à Villers-Côterêts, dit à Mariette d'y aller seule, et de commencer sa tournée par le docteur Lécosse, en le priant, s'il n'était point encore parti pour Haramont, de s'y rendre à l'instant même.

Mariette ne demandait jamais à Conscience la raison de ce qu'il faisait ; elle savait que, grâce à cette espèce d'illumination intérieure dont elle voyait les rayons déborder dans ses regards, toute action de Conscience avait sa raison en soi-même. Elle partit avec Bernard, qui eut besoin d'un ordre trois fois réitéré de Conscience pour se décider à le quitter et à se mettre en route avec Mariette.

C'était à neuf heures du matin que d'habitude Bastien menait les chevaux du voisin Mathieu à l'abreuvoir. Ce jour-là, pressé de rendre à Conscience le service que Conscience avait sans doute à lui demander, il était, à neuf heures moins dix minutes, en vue des trois chênes.

Conscience était couché au pied de l'un d'eux.

En apercevant Bastien, il se leva.

Bastien, de son côté, pressa le pas de ses trois chevaux, et, en arrivant aux trois chênes, sauta à terre, et voulut les attacher par leur longe à la branche d'un arbre.

— Non, dit Conscience, c'est inutile ; je n'ai que deux mots à te dire, Bastien.

— Quatre, mon pauvre Conscience... Par ma foi ! nous n'avons pas si longtemps à causer ensemble, nous pouvons nous en passer le plaisir.

— Je voulais te prier, mon cher Bastien, dit Conscience, de me raconter, mot pour mot, ce qui s'est passé entre toi et le sous-préfet.

— Ah ! bon ! dit le hussard ; c'est pour cela que tu m'arrêtes ? ce n'est, ma foi, pas la peine.

Et il fit un mouvement pour reprendre ses chevaux.

— Si fait, c'est la peine, dit Conscience ; car j'ai besoin de savoir tout ce qu'il t'a dit.

Conscience parlait si gravement, que Bastien se sentit dominé par cette voix douce et ferme, qui priait et ordonnait en même temps.

— Bien vrai, dit-il, tu as besoin de savoir cela ?

— J'en ai besoin... oui, Bastien.

— Eh bien, voilà... Dame ! tu comprends, je t'en demande bien pardon, mais j'ai cru voir que tu n'avais pas grande vocation pour l'état de soldat...

— C'est vrai, dit Conscience.

— Quoique je déclare, après ce que je t'ai vu faire, qu'il n'y en a pas un dans toute l'armée, et même parmi les vieux, là, parmi les grognards, qui soit plus brave que toi !

— Ce n'est pas de la bravoure, Bastien, dit doucement le jeune homme, c'est de la confiance en Dieu.

— Enfin, c'est ce que c'est... Je dis donc que, m'étant aperçu de ton peu de vocation pour l'état de soldat, j'avais eu l'idée, moi, en écoutant ce qu'avait dit la pauvre mère Julienne, quand elle a déposé son enfant à tes pieds, en voyant aussi les larmes de tout le monde, j'avais eu l'idée de partir à ta place.

— Bon Bastien !

— Eh ! oui, c'était une idée que j'avais eue comme cela... J'aime l'état militaire, moi... je ne suis bon qu'à cela. Et puis, vois-tu, dans l'état militaire, on ne mange pas toujours de la vache enragée... il y a de bons jours, et des nuits qui ne sont pas mauvaises... Mais tu ne sais pas tout ça ; de sorte que tu n'as pas de vocation pour être soldat. J'ai été tout lestement dire au sous-préfet : « Dame ! M. le sous-préfet, vous comprenez, il faut s'entr'aider dans ce monde... Conscience est tombé au sort ; il ne se soucie pas de partir, et me voici, prêt à partir à sa place. »

— Donne-moi ta main, Bastien.

— Ah ! oui, la maudite main ! c'est elle qui a tout gâté... C'était dit, c'était convenu ; il avait écrit la lettre pour le docteur ; il me la présente, je tends la main pour la recevoir : « Bon, dit-il, qu'avez-vous donc à la main ? » Tu comprends, il n'y avait pas moyen de nier : « Ce que j'ai à la main ? une misère, une bagatelle... deux doigts emportés par une balle autrichienne à Wagram ! Mais ça ne fait rien, donnez-moi la lettre tout de même ? — Non ! non ! non ! merci ! dit-il en secouant la tête, un seul doigt coupé, ce serait un cas de réforme, à plus forte raison deux ! Sa Majesté l'empereur et roi ne veut pas de soldats estropiés. »

— Et pourquoi un doigt coupé est-il un cas de réforme ? demanda Conscience.

— Un doigt coupé est un cas de réforme, dit Bastien prenant un air important, parce que, tu comprends, Conscience, si tu es dans l'infanterie, et que ce doigt coupé soit l'index, tu peux bien charger ton fusil ; mais tu ne peux plus le tirer, puisqu'il te manque le doigt avec lequel il faut appuyer sur la gâchette. D'un autre côté, l'absence de ce même doigt, si tu entres dans la cavalerie, dans les hussards par exemple — parce que, tu comprends, si tu entrais dans la cavalerie, et qu'on te laissât le choix du corps, je pense bien que tu n'entrerais pas ailleurs que dans les hussards. — eh bien, l'absence de ce doigt-là, justement, empêche de manier carrément le sabre... Voilà pourquoi un doigt coupé est un cas de réforme.

— Merci, Bastien, dit Conscience, c'est là ce que je voulais savoir.

— C'est tout ?

— Oui, tout.

— Eh bien, tu le sais... Si tu as besoin d'autres renseignements, ce sera avec le même plaisir.

— Maintenant, embrasse-moi, Bastien.

— Oh ! ça, de grand cœur... Mais tu ne pars pas encore ?

— Non.

— Et nous nous reverrons avant que tu partes ?

— Bien certainement.

Bastien détacha ses chevaux et s'élança sur l'un d'eux.

— Mais, dit-il en abaissant sa main sur ses yeux, qu'est-ce que c'est donc que ce cavalier-là qui nous arrive par la route de Villers-Côterêts ? On dirait le docteur Lécosse.

— C'est lui en effet, dit Conscience, il avait promis de venir faire une visite au père Cadet, et il vient... Va abreuver tes chevaux, Bastien, va !

Conscience prononça ces paroles d'un air si sérieux que Bastien le regarda avec étonnement.

— A quoi penses-tu donc, Conscience ? lui demanda-t-il presque inquiet.

— Je pense, répondit Conscience, qu'il y a peut-être un moyen pour que la mère Madeleine ne meure pas de douleur, et le père Cadet de faim.

Bastien réfléchit un instant ; mais, voyant

qu'il n'arrivait pas à pénétrer la pensée de Conscience.

— Au fait, dit-il, avec toi il ne faut jamais désespérer de rien... Allons, houp ! l'escadron... à l'abreuvoir... Ah ! nom d'un nom ! au régiment, c'était le plaisir !

Et il partit au grand trot du côté de la place du village où cet abreuvoir était situé, tandis que Conscience rentrait lentement chez le père Cadet, par la porte de derrière.

## XVI.

## LE DOIGT COUPÉ.

C'était en effet le docteur Lécosse qui arrivait sur sa jument, pour faire une visite au père Cadet, qu'il n'avait pas vu depuis vingt-quatre heures.

Le docteur était attendu avec impatience par toute la pauvre famille. La nuit avait été agitée ; la fièvre, qui, la veille, avait redoublé vers les sept heures du soir, venait à peine de quitter le malade, couché au fond d'une alcôve où le jour pénétrait à peine.

Le docteur fit allumer une lampe pour examiner le vieillard plus à son aise. Le visage était pâle, les yeux caves ; le pouls s'était un peu relevé, il est vrai, mais la langue, tremblante et ne faisant entendre que des sons inarticulés, avait peine à sortir de la bouche ; le malade ne pouvait faire mouvoir que faiblement le bras gauche, et pas du tout la jambe.

Cependant, comme, malgré tout cela, l'état du bonhomme présentait un mieux sensible ; comme, la veille, il lui avait tiré une palette et demie ou à peu près six onces de sang, le docteur ne voulut pas risquer une seconde saignée, toujours dangereuse en pareil cas, chez les paysans surtout, c'est-à-dire chez des hommes dont le sang est souvent appauvri par une mauvaise nourriture. Il se contenta donc de recommander, pour les pieds, des cataplasmes saupoudrés de farine de montarde, et, pour la tête, qui devait être tenue élevée, des compresses trempées dans de l'eau de source et renouvelées de temps en temps, afin qu'elles demeurassent constamment fraîches.

Le père Cadet était sauvé ; mais il était probable qu'il ne pourrait jamais se servir de son bras, et que, s'il marchait encore, ce serait difficilement.

Toutefois, c'était déjà beaucoup pour cette



malheureuse famille, dont Conscience était l'âme, mais dont le père Cadet était la tête, de savoir que, si alourdie qu'elle fût, cette tête lui serait conservée.

Le docteur sortit donc de la chaumière au milieu des bénédictions des femmes ; quiot Pierre lui tint sa jument par la bride ; il se mit en selle, et reprit le chemin de Villers-Côterêts.

Mais à cent pas sur la route, il aperçut Conscience.

Conscience était debout, très pâle, et tenait sa main droite enveloppée dans une serviette mouillée et toute tachée de sang.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria le docteur Lécosse en arrêtant son cheval, qu'as-tu donc, mon pauvre Conscience ?

— Monsieur le docteur, dit Conscience avec sa voix douce, mais toujours calme, un grand malheur vient de m'arriver.

— Lequel, mon cher enfant ?

— En fendant du bois avec une hache, dans la cour du père Cadet, je me suis abattu un doigt de la main.

Et, en disant ces mots, Conscience, en effet, démaillant son poignet, montra au docteur sa main mutilée.

L'index, coupé au-dessous de la deuxième phalange, manquait entièrement, et le sang s'échappait avec une abondance qui pouvait faire craindre une hémorragie de la petite artère.

— Combien y a-t-il de temps que l'accident est arrivé ?

— Dix minutes à peu près, M. le docteur.

— Et pourquoi n'es-tu pas accouru tout de suite pour réclamer mes soins ?

— J'eusse par trop effrayé mère Madeleine, dame Marie et Mariette, et j'ai mieux aimé venir vous attendre ici.

— Mais, mon ami, lui dit le docteur, tu sais qu'il me reste à te faire une opération fort douloureuse ?

— Je m'en doute, monsieur, répondit tranquillement Conscience.

Le docteur examina la blessure de plus près, et, comme s'il eût voulu prendre la mesure du courage de Conscience :

— Tu sais, lui dit-il, que je vais être obligé de te désarticuler le doigt ?

— Faites, M. le docteur, répondit Conscience, comme s'il n'eût pas entendu ou comme s'il n'eût pas compris la terrible signification du mot.

— Mais où ? demanda le docteur.

— Comment, où ? répéta Conscience.

— Oui, où ferai-je cette opération ?

— Sous ces trois arbres, dit Conscience ; nous serons-nous pas très-bien là ?

Le docteur regardait le jeune homme avec stupéfaction.

— C'est bien, dit-il ; mais qui m'aidera dans l'opération ?

— Moi, M. le docteur, répondit Conscience.

— Comment, toi ?

— Oui, moi.

— Et, si les forces te manquent, si tu t'évanouis ?...

Conscience sourit comme devaient sourire les martyrs antiques.

— Oh ! il n'y a pas de danger, M. le docteur, dit-il.

— N'importe, dit le docteur, si ce n'est pour toi, c'est pour moi, Conscience !.. J'aurai l'artère digitale à lier, et il me faut, pendant ce temps-là, un homme vigoureux qui me comprime l'arcade palmaire. Attends-moi ici ; appuie comme cela avec ton pouce gauche dans le creux de ta main droite, afin de perdre le moins de sang possible, et je cours jusqu'au village pour ramener quelqu'un...

Le docteur fit, en effet, un mouvement pour mettre son cheval au trot.

— Inutile, M. le docteur, dit Conscience, voilà justement l'homme qu'il nous faut.

Et, d'un mouvement de tête, il montra au docteur Bastien, qui ramenait rapidement les chevaux de l'abreuvoir, un peu en retard qu'il était, ayant, sans doute, profité de la circonstance pour s'abreuver légèrement lui-même.

— Ah ! oui, Bastien, dit le docteur, un ancien soldat... A merveille !

Et il lui fit signe de s'approcher plus vivement encore.

Bastien vit le signe du docteur, interrompit sa chanson des *Hussards en campagne*, mit ses chevaux au galop, et, en un instant, fut près du docteur et de Conscience.

— Hein ! qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-il en voyant à terre la serviette toute sanglante, et Conscience qui comprimait sa main mutilée.

— Il y a, mon cher Bastien, dit Conscience, que M. le docteur va avoir une opération à faire, et qu'il a besoin de toi.

Les yeux de Conscience et de Bastien se rencontrèrent. Sans doute, en ce moment, Bastien se souvint de la conversation qu'un quart d'heure auparavant il venait d'avoir avec Conscience.

— Oh ! le malheureux ! murmura-t-il.

— Eh bien, demanda le docteur, nous aidez-vous, Bastien ?... En ce cas, il n'y a pas de temps à perdre !

Bastien sauta à terre, attacha ses chevaux à l'un des trois chênes, tandis que le docteur laissait sa jument, bête d'humeur fort douce, brouter paisiblement, sur les revers des fossés, les touffes d'herbe que l'hiver n'avait point encore desséchées.

— Oh ! oh ! dit Bastien en s'approchant du docteur, qui venait de tirer sa trousse et choisissait son meilleur bistouri, pendant que Conscience l'examinait d'un œil curieux, c'est donc grave ?

— Une opération chirurgicale est toujours grave, mon cher Bastien, dit le docteur ; mais, d'abord, vous devez savoir ce qu'est celle-ci, puisque vous en avez subi une à peu près semblable.

— Oui, oui, dit Bastien, je sais...

— Et puis, d'ailleurs, vous avez dû en voir bien d'autres, vous un soldat ?

— Parbleu ! certainement que j'en ai vu d'autres... Aussi, me voilà, docteur ; je mets à votre disposition un gaillard qui ne bronchera pas... Allons, Conscience, mon ami, du courage... allons ! allons !

Et il était facile de voir que Bastien, fort impressionné, quoi qu'il en dit, faisait ce qu'il pouvait pour se donner à lui-même ce courage qu'il recommandait à Conscience. Celui-ci, souriant avec sa douceur ordinaire, se contenta de répondre :

— J'attends.

Et l'on eût dit que cette âme sereine planait au-dessus des choses de ce monde, et que la douleur même ne pouvait l'atteindre.

Cependant, craignant que les forces ne manquaient à Conscience pendant l'opération, le docteur chargea Bastien de tenir la main qu'il allait opérer et de comprimer l'artère ; jusque-là, c'était Conscience lui-même qui l'avait comprimée.

Le docteur avait choisi son bistouri, il avait disposé ses bandes, tout était prêt.

Il s'approcha du patient.

— Allons ! mon enfant, lui dit-il, assieds-toi sur le revers du fossé.

Pourquoi cela, M. le docteur ? demanda Conscience ; il me semble que vous serez moins à votre aise que si je me tiens debout.

— Oui, mais en auras-tu la force, de te tenir debout ?

— Je vous ai dit d'être tranquille, M. le Docteur.

— Eh bien, alors, appuie-toi au moins contre un arbre.

— Ah ! pour cela volontiers !

— En effet, dit Bastien, cela me sera plus commode aussi.

Conscience s'appuya contre le tronc ; Bastien embrassa l'arbre de sa main gauche, et, de sa main droite, maintint celle de Conscience.

— Allons ! docteur, dit-il, procédons, et vivement.

— C'est l'affaire de deux minutes, dit le docteur.

— Et deux minutes sont bientôt passées, dit Conscience.

Le docteur jeta bas son habit, retroussa ses manchettes, et, avec une sûreté de main qui dénotait en lui l'ancien chirurgien-major de régiment, fit d'abord, et d'un seul mouvement, une incision circulaire à quelques lignes au-dessus de l'articulation palmaire, tira la peau vers le poignet pour faire saillie aux muscles, et toujours avec la même sûreté de mouvement, entama les chairs, les ligaments et la membrane synoviale, tout cela sans que Conscience poussât une plainte ou jetât un soupir.

Le pauvre enfant semblait être soutenu par une force surhumaine.

Mais, il faut l'avouer, malgré les promesses faites, il n'en était pas ainsi de Bastien. — Bastien, qui avait, comme il le disait lui-même, vu couper bras et jambes sur les champs de bataille, Bastien toussait, Bastien poussait des exclamations, enfin, Bastien comprimait la main de Conscience avec une force toute convulsive, et qui tenait bien moins à la tension de ses muscles qu'à l'exaspération de ses nerfs.

Aussi, vers la fin de la seconde minute, et lorsqu'on en fut à la désarticulation du doigt, les forces de Bastien étant à bout, il pâlit affreusement, murmura quelques paroles inintelligibles, et, se laissant glisser le long de l'arbre, s'affaissa sur lui-même.

— M. le docteur, M. le docteur, dit Conscience, je crois que voilà le pauvre Bastien qui s'évanouit.

— Eh ! morbleu ! dit le docteur, laisse-le s'évanouir, et occupons-nous de toi... Reprends ta main comme il la tenait, et ne bouge pas... tout est fini.

— Déjà ? dit Conscience en comprimant de